

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 15.
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISSANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Années 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.
à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE DAIGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 6 Octobre 1867.

NOUVELLES LOCALES.

S. A. S. M^{re} la Princesse-Mère est arrivée au Château de Marchais, revenant de Stuttgart.

La ville d'Arezzo vient d'offrir au Prince Charles III une médaille d'or en témoignage de sa gratitude pour le généreux patronage que Son Altesse Sérénissime a bien voulu accorder à la Commission artistique chargée d'élever un monument au moine Guido, inventeur des notes de musique.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco du 1^{er} au 30 septembre, est de 4,357.

M. Bertall, le célèbre dessinateur de la *Vie Parisienne* et de *l'Illustration*, était lundi dernier à Monaco. M. Bertall est un des trois ou quatre fantaisistes qui ont fait la fortune des journaux à caricatures. Il excelle à saisir les ridicules du jour, à croquer les types d'originaux, et toujours sa plume spirituelle vient en aide à la verve de son crayon. Ses légendes valent ses dessins. C'est un philosophe léger, un observateur amusant, un esprit tout Parisien.

M. Bertall, qui n'a fait que passer à Monaco, nous a promis d'y revenir cet hiver, et d'y prendre quelques croquis.

Quel habitant de la Principauté, quel étranger n'a fait, une fois au moins, l'ascension de la Turbie, par ce chemin rapide et tortueux qui serpente sous les oliviers de la montagne. La Turbie est un village situé au point culminant de la route de Nice à Gênes, à six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Les archéologues y admirent la tour d'Auguste, un monument qui date de la treizième année après Jésus-Christ; les poètes y cueillent leurs couronnes à un gigantesque laurier, un laurier grand à faire envie aux chênes. Banville l'a chanté.

Cette semaine, les habitants de la Turbie ont célébré leur fête annuelle, et nous avons fait, comme tout le monde, l'ascension de la route de la Corniche, pour assister aux divertissements des Turbiasques; musique, courses, jeux de tir, promenades aux canotiers, le programme était fort varié. Une chose

amusante entre toutes, c'est la course aux ânes, ce *steeple-chase* aux grotesques péripéties, et la course aux sacs, ainsi nommée parce qu'elle est faite par des jeunes gens enfermés jusqu'au menton dans des sacs. Un divertissement gracieux, c'est la course des petites filles dont nous avons suivi les charmantes évolutions. Des prix ont été distribués aux vainqueurs de ces divers jeux. Une particularité de la fête de cette année, c'est que le prix du tir a été gagné par un habitant de Monaco; le prix consiste en un mouton. La bête appartient à l'adroit tireur qui l'abat d'un coup de fusil.

Si nous en croyons les bulletins météorologiques des journaux, le thermomètre serait descendu à zéro dans quelques villes du Nord et même du centre de la France. Les hirons lelles sont parties pour des régions plus tièdes, et déjà les gens, qui regardent en l'air, ont vu passer des compagnies de grues, signe certain que l'hiver arrive à grands pas. La saison sera précoce cette année. Déjà les touristes, qui règlent leur vie sur celle des oiseaux voyageurs, font leurs malles, bouclent leurs sacs de nuit et songent à se diriger à toute vapeur vers le Midi. Un certain nombre d'étrangers sont déjà arrivés à Cannes, à Nice, à Monaco et à Menton. Ce n'est encore que l'avant-garde, mais le gros de l'armée ne tardera guère à venir.

De Nice à Monaco par mer.

ÉTUDE DE DÉCORS.

Ce n'est pas la plume du journaliste que je voudrais avoir entre les mains; c'est le pinceau de Depléchain. Pour bien rendre ce que j'ai vu et admiré, c'est sur une toile de cinq à six mètres de haut qu'il faudrait écrire, avec le vert de Scheel, le bleu de Prusse et la terre de Sienne.

Que ne suis-je peintre en décor!

Quels tableaux féeriques, quels paysages enchantés viendraient éclore sous ma main! Dans la situation où je suis, il me faudrait une forte commande pour le nouvel Opéra.

En vérité, on dirait que les montagnes de ce littoral ont été entassées de parti pris et peintes avec préméditation par quelque Cicéri surnaturel, pour servir de fond à quelque drame gigantesque qui ne sera jamais joué.

On pourrait diviser la chose en quatre tableaux,

tous plus étourdissants de fantaisie et de couleur les uns que les autres.

Premier tableau. — La rade de Villefranche! — Une ville arabe échelonnée capricieusement au fond d'un golfe; dans l'eau verte, le reflet vert d'une forêt d'oliviers; les grandes lignes des montagnes s'élevant jusqu'au ciel pour former cet encaissement abrupte et sublime. Quelques barques de pêcheurs et quelques tartanes aux voiles latines sur les premiers plans.

Mais le *Charles III* continue à fendre les flots qu'il décore d'une écume blanche. Le voilà qui tourne la pointe du phare de Villefranche. Le golfe oriental s'efface et disparaît: c'est le deuxième acte d'*Haydée* ou le troisième acte de la *Reine de Chypre*.

Un changement à vue vient de s'opérer.

Deuxième tableau. — Ne se croirait-on pas transporté dans les montagnes de l'Écosse?

Voici le promontoire de St-Hospice qui se détache en vert foncé sur les montagnes d'Ense et d'Eza. On dirait les bords d'un immense vase formé par la nature, une sorte de cuve sans fond, d'où pourraient sortir une foule de vapeurs troublantes pour l'imagination... car rien n'empêche de supposer que cet intervalle, occupé en réalité par la mer, n'est que l'orifice d'un abîme mille fois plus profond, le cratère d'un volcan éteint, ou même les bords de quelque lac profond. Suspendez sur le flanc de ces farouches montagnes quelque castel féodal, et vous aurez en perspective le château de la vieille Écosse où Marie Stuart vécut en prisonnière.

Troisième tableau. — Celui-ci aurait pu être peint par Isabey. Calme et sauvage dans sa grandeur, il pourrait servir de toile de fond à la *Muette de Portici*. Ce paysage maritime s'étend du port de St-Jean à la Tête de Chien; cet arc de cercle immense, dessiné très exactement par la ligne du chemin de fer, repose la vue et réjouit l'âme. Il offre une foule de retraites, de criques et d'enfoncements. De blanches villas se suspendent sur ses bords, rehaussées par le sévère feuillage des oliviers.

Le village d'Eza le domine. Cet ancien fraxinet, dépouillé de sa splendeur sarrazine, semble commander encore par sa situation à cette vaste courbe, refuge naturel des pêcheurs de la côte. — Eza, village étrange, sorte de sécrétion naturelle des rochers, se dresse au centre de ce tableau comme pour défier Dieu et la création entière. Assurément ce hameau a poussé tout seul par intervention spéciale du démon.

Quatrième tableau. — Voici la *Tête de Chien*. Laissons aux érudits le soin de discuter l'étymologie

de ce nom bizarre ; mais nous, contemplons ce décor égyptien, ce sphinx étrange posé sur le bord de la mer, comme pour interroger l'immensité.

Au lieu de cette nappe bleue et moirée, peignez à grands traits le sable du désert ; faites verdoyer sur ce fond safrané quelque verte oasis, et vous aurez le paysage le plus oriental qu'ait pu rêver feu Madame de Girardin pour sa tragédie d'*Antoine et Cléopâtre*.

Ici pourraient s'arrêter les études de décors que je prendrais la liberté d'adresser à ces messieurs les décorateurs de l'Opéra, si j'avais le bonheur de les connaître. — Que ne viennent-ils puiser ici des inspirations qui trop souvent doivent leur faire défaut sur l'asphalte du boulevard des Italiens ?

Cependant, arrêtons-nous ici ! comme dans le *Châlet*. — Un dernier mot seulement sur l'aspect que le port de Monaco offre aux passagers du *Charles III*.

A gauche la ville féodale des Grimaldi, les vieilles murailles et un château-fort, qui a vu s'émousser contre lui les boulets génois, français et espagnols. Aujourd'hui, c'est un admirable arrière plan d'opéra-comique.

A droite, c'est une ville nouvelle. Les pierres sont blanches ; les toits de zinc reluisent au soleil couchant ; les arbustes des jardins sont plantés d'hier et croissent avec une vigueur toute juvénile. — Saluez le Casino et ses alentours.

Bizarre contraste, assemblage inattendu qui de ce golfe aperçu tout à coup fait un eldorado fantastique !

Puisse le voyageur, ébloui par cette vertigineuse traversée, aborder d'un pied ferme la plage souriante de Monaco et n'avoir pas imploré vainement

Les faveurs de Thétis, la déesse aux yeux verts.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

On nous écrit de Nice :

Avec le mois d'octobre arrivent les premières familles étrangères. Déjà les promenades publiques sont plus animées ; quelques figures nouvelles se montrent dans les allées du Jardin Public et sur la Promenade des Anglais. Les villas, plus fraîches et plus coquettes que jamais, attendent leurs nouveaux hôtes. Beaucoup sont occupées ; un certain nombre a été retenu par des personnages considérables. Vous savez sans doute que le Roi de Bavière a loué pour cet hiver la riche villa Lions. On a aussi beaucoup parlé d'un voyage de S. M. l'Impératrice des Français, accompagnée de S. A. le Prince Impérial. Ce bruit a-t-il vraiment de la consistance ? Nice aurait-elle le honneur de servir de résidence à ces Augustes hôtes ? Voilà ce qu'il n'est au pouvoir d'aucun chroniqueur, si bien informé qu'il soit, de vous affirmer... En tous cas, on espère ; l'espérance n'est point défendue ; c'est une vertu théologique qui est de mise à Nice à l'époque où nous sommes.

L'ouverture de la saison d'hiver sera faite cette année par M. Avette, toujours attentif, toujours empressé à procurer au public Niçois les jouissances variées de l'art. J'assisterai à la première représentation de la *Juive* ; à la semaine prochaine le compte rendu de cette soirée. On dit beaucoup de bien de la double troupe de M. Avette ; les sujets sont nombreux, l'orchestre a été amélioré et augmenté. Autant d'éléments de succès ! Espérons que ce succès, si capricieux, si fugace, ne fera pas défaut à tant

d'efforts consciencieux et de sacrifices volontairement consentis.

La semaine dernière, les divers trains, qui arrivaient à Marseille, ont presque tous les jours éprouvé d'assez longs retards ; le *Salut public*, en constatant ces retards pour Lyon, ajoute :

Les trains venant de la direction de Marseille sont arrivés à Lyon, pendant ces deux derniers jours, avec des retards qui varient d'une à deux heures.

Ces retards n'avaient d'autre cause que la résistance opposée par le vent à la marche des trains. Cette résistance, entre Avignon et Marseille, dans la traversée de la plaine de la Crau, où le mistral souffle avec une furie inimaginable, est telle, qu'elle oblige d'atteler deux locomotives aux trains de vitesse. Si les mécaniciens n'étaient pas garantis par un auvent ou marquise, ils ne pourraient demeurer sur la plate forme de la machine et seraient asphyxiés ou culbutés.

Plusieurs journaux ont prétendu que le poète Barthélemy n'avait pas laissé de manuscrits. M. Victor Noir du *Journal de Paris* déclare, au contraire, que ces manuscrits existent et que leur publication est prochaine ; il ajoute :

« Barthélemy avait des raisons particulières pour que ces manuscrits ne restassent pas chez lui, il les a confiés à un ami qui s'est chargé de les faire imprimer ; je crois même pouvoir dire le titre d'un des volumes que le malheureux poète a laissés ; le *Remords*.

« Puisse, ce livre, où Barthélemy dit, en vers, ses fautes, ses douleurs et ses souffrances, faire peser moins lourdement sur lui le jugement qu'on a porté !

« Il nous a été donné d'en lire quelques passages, et certainement nous pouvons affirmer qu'il n'a jamais rien écrit d'aussi remarquable. »

GERBE PARISIENNE.

Les obsèques du docteur Véron ont eu lieu lundi dernier. Les journaux sont remplis du récit de ses faits et gestes, aussi trouvé-je inutile de rédiger un article nécrologique de plus ; j'aime mieux vous donner celui que M. H. de Pène a consacré à ce célèbre bourgeois de Paris. Je prends cet article et non un autre, parce qu'il est court, bien fait et plein d'indulgence. Le docteur Véron, qui avait beaucoup d'ennemis, sera beaucoup critiqué ; c'est pourquoi il ne messied pas de brûler un grain d'encens sur sa tombe.

Il a fini simplement, bravement et chrétiennement. Voilà quatre semaines qu'il faisait face à la mort avec une liberté d'esprit qui s'est à peine affaiblie vingt-quatre heures avant la dernière. Lui seul n'a, pour ainsi dire, pas douté un instant de son départ prochain. Il sentait bien que c'était fini, quand les éminents amis et confrères qui le soignaient, avec autant de zèle que de science, MM. Blache et Ricord, espéraient encore. Cependant, sa sérénité ne s'est pas, un instant, démentie. Il avait toutes les raisons possibles de tenir à la vie qui lui avait été plus clémente qu'à un aucun autre ; il l'a quittée avec la résignation d'un sage.

La galerie est souvent très-injuste pour les hommes heureux, comme l'a été celui-ci. On se venge de ne pouvoir imiter leur bonheur, en déniant ou dénigrant les qualités très réelles qu'ils ont et qui expliquent

cette veine soutenue. Soit comme directeur de l'Opéra, soit comme propriétaire et propagateur d'une pâte célèbre qui fut le point de départ de sa fortune, soit comme directeur du *Constitutionnel*, le docteur Véron fit preuve de cette justesse de flair qui nous montre le bon chemin à suivre. Une fois qu'il avait trouvé sa ligne, il s'y jetait avec beaucoup de hardiesse et de résolution. C'est ainsi, je crois, que se motivent ses succès soit industriels, soit artistiques, soit politiques. Le jour où il mit tout son avoir, qui se composait alors, assure-t-on, de 40,000 francs seulement, sur cette carte qui s'appelait la pâte Regnault, comme lorsqu'il entreprit sa mémorable campagne contre la loi du 31 mai 1850, attentatoire au suffrage universel, il se montra le même homme dans des sphères d'action toutes différentes. — « Il faut être, me disait-il parfois dans ces dernières années, avec sa bienveillance un peu sententieuse, très-prudent jusqu'au moment où il convient d'être très-hardi. » Ainsi fait le bon tireur d'armes qui reste en garde, couvert et ramassé sur lui-même, et puis tout à coup il se développe à fond, en se fendant comme un éclair sur son adversaire.

Pour un homme heureux, pour un arrivé, il n'était certainement pas égoïste. Il s'intéressait aux luttes de ses autres, il les soutenait et les aidait de sa sympathie. Même sur son lit de mort, ce n'est pas de lui qu'il m'a parlé dans notre dernier entretien. Vrai Parisien, journaliste dans l'âme, tout persuadé qu'il fût qu'il ne reverrait plus son avant-scène à l'Opéra, sa baignoire à l'Opéra-Comique et qu'il ne jouirait pas de l'abonnement qu'il avait pris pour cette saison-ci au théâtre italien, il nous interrogea sur nous d'abord et sur nos affaires et aussi sur la rentrée de M^{lle} Patti. Jusqu'à l'avant dernier jour, il s'est fait, chaque matin, laver, raser et, à peine recouché, il fallait lui lire quelques lignes des gazettes. Personne n'a jamais cru plus que lui à la puissance des journaux. Il ne méprisait pas une ligne du plus petit d'entre eux. C'était le levier avec lequel il avait manœuvré et la victoire ne le rendit pas ingrat. Cependant, tout en étant l'homme le plus pénétré que j'aie vu de l'importance de la presse, il supporta toujours les flèches de la raillerie qu'on ne lui épargnait pas, avec une admirable égalité d'humeur. Même l'hostilité est publicité, disait-il, et une seule chose l'eut vivement affecté de la part des journaux : leur oubli.

On va sans doute raconter bien des historiettes sur sa vie chez lui, sur sa vie à l'Opéra, sur son opulent ménage de garçon, sur ses réceptions, sur ses promenades au bois de Boulogne et aux Tuileries, et l'on n'oubliera pas plus sa fameuse cravate que cette étrange et rude Sophie qui, depuis trente-six ans, tenait le gouvernail de sa maison. Ceux qui regrettent sincèrement dans le docteur Véron un hôte affable, un esprit conciliant, un doyen affectueux, et qui ont admiré debout, à l'œuvre, depuis plus de trente jours à son chevet, cette Sophie qui, en un mois, n'a pas dormi une heure, trouvant dans sa grande affection pour son maître et dans son âme de Bretonne, fanatique du devoir, des forces surhumaines, ceux-là, — et nous sommes du nombre, — ne sauraient se permettre ce côté en quelque sorte guilleret de la chronique sur M. Véron. Laissez-le au moins refroidir sous la terre.

Comme il faut passer du grave au doux, nous quitterons, s'il vous plaît, le cimetière pour le théâtre ; non qu'il y ait là une ample moisson à faire cette semaine, mais, si maigre soit-elle, une gerbe est toujours bonne à cueillir. La seule nouveauté est un vaudeville en trois ou quatre actes, *les petits crevés*, pièce agréable, semée de couplets lestement enlevés et de mots assez heureux. Quelques jupes courtes ont contribué au succès. *Les petits crevés*, ce mot a été inventé par Nestor Roqueplan pour désigner ces jeunes gens oisifs et désœuvrés qui promènent leur ennui et leur scepticisme fanfaron sur les boulevards, au bois, aux courses, dans les salles de

spectacle, partout où il est convenu qu'on s'amuse. Ils n'ont pas toujours été désignés par cette double épithète de petits crevés. A la fin du dernier siècle on les appelait des muscadins; ils prirent ensuite le nom d'incroyables; plus tard ils devinrent les lions, puis les dandys. Il y a dix ans, ils répondent au nom de gandins; ceux qui florissaient l'an passé avaient reçu l'appellation de cocodès. Ce sont aujourd'hui les petits crevés; le nom a changé mais la race est la même. Les trois Aristophanes, qui se sont chargés de les faire parader sur la scène, ont assez bien réussi ce type de jeune viveur, car le petit crevé est toujours jeune ou du moins, en vieillissant, il change de nom. Alors, il ajoute des pans à son veston court; il agrandit le format de son petit chapeau, et s'appelle Joseph Prud'homme.

Voici, pour finir, un mot plein d'involontaire franchise.

La scène se passe dans une gare quelconque.

Monsieur, le front ceint de la casquette de voyage, tient, d'une main, son sac de nuit et, de l'autre, étreint madame pour lui donner le baiser de l'étrier.

— Tu es vraiment trop bonne d'être venue jusqu'ici.

— Tu sais bien que je t'accompagne toujours.

— Et pourquoi tant de sollicitude?

— De cette façon, je suis bien sûre que tu es parti.

JULES BABIL.

REVUE LITTÉRAIRE.

Grammaire des Arts du Dessin

PAR M. CHARLES BLANC.

Dans une courte introduction, l'auteur raconte avec une simplicité charmante comment l'idée de cet ouvrage lui est venue. Il dinait en province, il y a quelques années, chez un illustre magistrat, à une table entourée de gens d'esprit, bons humanistes et d'une culture intellectuelle avancée. La conversation dériva bientôt de la littérature aux beaux-arts, et sur ce sujet, en vertu de l'axiome: « Des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter, » — comme si on disputait d'autre chose, — il se produisit une mêlée d'opinions contradictoires. Chacun semblait penser que sur ces matières il existait une pleine liberté, et que les jugements y relevaient seulement du sentiment et de la fantaisie. Evidemment ces personnes, d'ailleurs si instruites, ignoraient les choses de l'art et ne se doutaient pas qu'elles fussent soumises à des principes, à des lois, à des traditions vieilles comme le monde et acceptées par la pratique de tous les siècles. Un des convives, désireux de se former un criterium, demanda s'il y avait un livre où ces doctrines fussent écrites, expliquées, démontrées d'une façon assez claire pour être comprises du lecteur, et assez brève pour épargner son temps. Le futur auteur de la *Grammaire des arts du dessin* répondit qu'un tel livre n'existait pas et qu'il en avait lui-même regretté l'absence, quand au sortir du collège il se trouva, ce qui peut arriver au lauréat le plus superbe et le plus triomphant, en face de son ignorance absolue de toutes ces choses, qui cependant devaient être l'occupation, le charme et l'honneur de sa vie. En effet, si l'on apprend dans les lycées l'histoire, la poésie, la philosophie et l'éloquence de l'antiquité, on n'en enseigne pas l'art; on explique Homère, Eschyle, Xénophon; mais on ne parle pas de Phidias, d'Ictinus, d'Apelles. Et pourtant quelle place immense occupait l'art dans cette civilisation hellénique qui est comme le printemps de l'humanité! La beauté, le rythme, l'harmonie présidaient à toutes les actions. La force même avait sa grâce, et l'Acropole se dressait au milieu d'Athènes comme un autel lumineux présentant au ciel les chefs-d'œuvre du génie.

M. Charles Blanc résolut de faire ce livre qui manquait à la France et que les autres nations possèdent sinon complet, du moins disséminé en plusieurs volumes. En Angleterre, tout le monde a lu, même les dames et les demoiselles, les écrits de Burke, de Home, de Reid, de Price, d'Alison, l'ingénieuse analyse de Hogarth et les graves discours de Reynolds. Ainsi que M. Charles Blanc l'a constaté en Allemagne, les idées les plus abstraites, en matière d'art, sont familières à un public immense d'étudiants. Cette science du beau, ou, si l'on veut, cette philosophie du sentiment que Baumgarten appela l'Esthétique, est enseignée avec beaucoup d'importance et d'éclat dans les universités allemandes. Les hautes spéculations de Kant sur le sublime, les strophes de Schiller sur l'idéal, les fins aperçus et les paradoxes humoristiques de Jean-Paul, les idées de Mendelssohn, la polémique entre Lessing et Winckelmann, les profonds discours de Schelling, les grandes leçons d'Hegel, tout cela est su, compris et discuté par d'innombrables adeptes. A Genève, où il y a aussi des professeurs d'esthétique, les réflexions de Topffer et les études de M. Pictet sont beaucoup plus connues que ne le sont en France les pages éloquentes et lumineuses de Lamennais et de M. Cousin.

Tout cela par malheur est très-vrai; des gens qui s'occupent de peinture, courent les ventes, achètent des tableaux, ne manquent pas une exposition, parfois même lisent les critiques des salons annuels, n'ont jamais eu l'idée de s'enquérir des principes d'un art dans lequel ils ne voient guère qu'un bouquet de couleurs et le travail d'une main plus ou moins habile. Cette légèreté est excusable, après tout, chez des gens du monde qu'entraînent d'autres soins, et qui n'ont pas le temps d'éclairer un goût dont ils s'amuse; mais on la rencontre, nous pouvons l'attester, chez beaucoup d'artistes qui ont d'ailleurs du talent et de la réputation. Ils n'ont jamais, chose étrange, pensé à la philosophie de leur art; ils en ignorent complètement l'esthétique ou ne savent pas même la grammaire de la langue qu'ils parlent; le sentiment, la pratique, la routine suppléent les notions certaines, et quelques-uns, à force de tâtonnements, arrivent à découvrir ce qui est connu depuis des siècles. Loin de rougir d'une telle ignorance, plusieurs s'en font gloire, méprisent ceux qu'ils appellent des voraces, et prétendent que leurs tableaux dénués d'esthétique ne se vendent pas moins cher, et en cela ils disent malheureusement la vérité.

M. Charles Blanc, un de nos principaux critiques d'art, qui, dans son *Histoire des peintres*, un ouvrage à lasser la patience d'une congrégation de bénédictins, a vécu dans la familiarité de tous les temps et de toutes les écoles, était plus propre que personne à combler ce desideratum, à faire ce livre qui manquait. Il fallait pour l'écrire un artiste et un lettré, et M. Ch. Blanc réunit ces deux conditions. Avant de tenir la plume, il a manié le burin, et s'il est disciple de Winckelmann, il est aussi élève de Calamatta; en outre il a été directeur des beaux-arts, et nul ne saurait décliner sa compétence en ces matières.

Voici le titre complet de son livre, que nous n'avons pas transcrit tout entier au commencement de cet article, à cause de sa longueur: *Grammaire des arts du dessin, architecture, sculpture, peinture, jardins, gravure en pierres fines, gravure en médailles, gravure en taille-douce, eau forte, manière noire, aqua-tinte, gravure en bois, camaïeu, gravure en couleur, lithographie.* On voit que l'œuvre de M. Ch. Blanc enferme en son vaste cycle tout ce que la pensée peut traduire au moyen de la ligne, de la couleur, de la forme en plein ou demi-relief, enfin tout autre procédé plastique.

Le livre, que demandait le convive cité au commencement de cet article, est fait maintenant et bien fait; il contient, dans un style sobre, simple et clair, qui sait s'élever quand il le faut, les principes, les lois, les préceptes, les règles, les procédés, les notions historiques et philosophiques, tous les renseignements qu'on peut désirer sur l'architecture, la sculpture, la peinture et les branches d'art qui s'y rattachent. Il ne

sera désormais plus permis aux gens du monde d'être ignorants sur ces questions, ni même aux artistes, qui feront bien de lire ce volume pour apprendre la théorie d'un métier qu'ils n'exercent que par empirisme.

THÉOPHILE GAUTIER.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 28 Septembre au 4 Octobre 1867.

NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, m. d.
 MENTON. b. N-D. du Bon Conseil, français, c. Fornari, id.
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, id.
 ID. b. Pauline, français, c. Porcelle, id.
 ID. b. v. Charles III, national, c. Ricci, sur lest
 ID. b. Marie, français, c. Constantin, m. d.
 GOLFE JUAN. b. Résurrection, id. c. Ciaï, sable
 ID. b. St-Jean, id. c. Barralis, id.
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, m. d.
 MARSEILLE. b. Pierre-Antoine, français, c. Cagnies, briques
 ANTIBES. b. St-François, id. c. Anfonsi, id.
 GOLFE JUAN. b. Eveline, id. c. Gabriel, sable
 ID. b. Jeune Paulin, id. c. Chioggi, id.
 GOLFE EZA. b. St-Louis, id. c. Jaume, chaux
 ID. b. Ste-Réparate, id. c. Cairasco, id.
 ID. b. St-Joseph, id. c. Giordan, id.
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, m. d.
 ID. b. Conception, français, c. Bosano, id.
 MENTON. b. Sylphide, id. c. Corras, fûts vides
 GOLFE JUAN. b. Marin, id. c. Arnulf, sable
 NICE. b. Marie, id. c. Constantin, m. d.
 ID. b. v. Charles III, national, c. Ricci, id.
 GOLFE JUAN. b. Résurrection, français, c. Ciaï, sable
 ID. b. Eveline, id. c. Gabriel, m. d.
 MARSEILLE. b. Intelligent, id. c. Romani, id.
 GOLFE JUAN. b. Elan, id. c. Ricord, sable
 ID. b. Marie et Claire, id. c. Julien, id.
 ID. b. Trois Amis, id. c. Castillon, id.
 ID. b. St-Ange, id. c. Gabriel, id.
 ID. b. Volonté de Dieu, id. c. Davin, id.
 STE-MAXIME. b. St-Michel, id. c. Massena, vin
 MARSEILLE. b. l'Aurèole, id. c. Giraud, bois
 ST-TROPEZ. b. Vierge des anges, id. c. Palmaro, vin
 MARSEILLE. b. Jeune Pierre, id. c. Nicolini, m. d.
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, id.

Départs du 28 Septembre au 4 Octobre 1867.

MENTON. b. Daniel, français, c. Cosso, m. d.
 ID. b. Caroubier, id. c. Laurenti, vin
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, sur lest
 VILLEFRANCHE. b. St-Joseph, français, c. Giordan, id.
 MENTON. b. N-D. du bon Conseil, id. c. Fornari, m. d.
 VINTIMILLE. b. N-D. de l'Assomption, italien, c. Pisan, vin
 ID. b. Bon père, id. c. Sibono, id.
 STE-MARGUERITE. b. Ste-Anne, id. c. Agrissoglio, engins de pêche
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, sur lest
 ID. b. Marie, français, c. Constantin, id.
 ID. b. Pauline, id. c. Porcelle, id.
 GOLFE JUAN. b. Marie et Claire, id. c. Julien, id.
 ID. b. Elan, id. c. Ricord, id.
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, id.
 GÈNES. b. l'Angiolina, italien, c. Ricci, m. d.
 MENTON. b. Etoile d'Italie, id. c. Voggiani, m. d.
 GOLFE JUAN. b. Volonté de Dieu, français, c. Davin, sur lest
 ID. b. Trois amis, id. c. Castillon, id.
 ID. b. St-Ange, id. c. Gabriel, id.
 NICE. b. Marie, id. c. Constantin, id.
 GOLFE JUAN. b. Résurrection, id. c. Ciaï, id.
 ID. b. St-Jean, id. c. Barralis, id.
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, id.
 MENTON. b. St-Jean-Baptiste, français, c. Dalais, vin
 ID. b. St-Michel, id. c. Palmaro, id.
 ID. b. Jean Elvire, italien, c. Benza, m. d.
 ANTIBES. b. St-François, français, c. Anfonsi, sur lest
 MENTON. b. St-Martin, italien, c. Saccone, charbon
 GOLFE JUAN. b. Eveline, français, c. Gabriel, sur lest
 ID. b. Jeune Paulin, id. c. Chioggi, id.
 ID. b. N-D. de l'eau sainte, italien, Benvenuto, sur lest
 ID. b. St-Louis, français, c. Jaume, id.
 ID. b. St-Réparate, id. c. Cairasco, id.
 ID. b. St-Joseph, id. c. Giordan, id.
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, id.
 ID. b. Conception, français, c. Bosano, id.
 STE-MAXIME. b. Sylphide, id. c. Corras, fûts vides
 GÈNES. b. Jeune Elvire, italien, c. Benza, huile
 GOLFE JUAN. b. Marin, français, c. Arnulf, sur lest
 NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, m. d.
 ID. id. id. id.

CASINO DE MONACO

Aujourd'hui 6 Octobre 1867

CONCERT

Sous la Direction de M. EUSÈBE LUCAS

2 HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

Marche	MICHELIS.
Ouverture du Dieu et la Bayadère	AUBER.
All ^o alla Turca	MOZART.
Polka	
Ouverture d'Otello	ROSSINI.
Mélodie (la Fleur)	BELLINI.
Valse	GUNG'LI.
Galop	LUMBYE.

8 HEURES DU SOIR.

Fest-Marsch	REICHELT.
Ouverture de Giralda	ADAM.
Scène et final de Poltoto	DONIZETTI.
Enclume-polka	PARLOW.
Ouverture des Mousquetaires de la Reine	HALÉVY.
Marche indienne de l'Africaine	MEYERBEER.
Valse (le Télégraphe)	STRAUSS de Vienne.
Quadrille du Prince Charmant	MÉTRA.

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs.

La Sténographie

Par CH. TONDEUR. — Prix : 4 Franc.

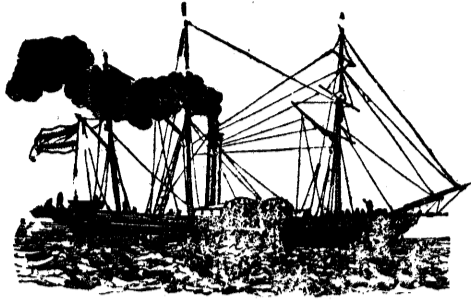
PORTRAITS & PAYSAGES
VUES DU PAYS

chez M^{me} FONTAINE, Photographe à Monaco.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

CORRESPONDANCE
entre Nice & Monaco.



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 5 h. du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1^{er} mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante :

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

1^{er} départ 8 h. du m. — 2^e départ 1 h. du soir.
3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir.

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

M. ALBIN, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

FLEURS DE MONACO
GRANDE VALSE DE CONCERT

PAR EUSÈBE LUCAS

chef d'Orchestre du Casino des Bains de mer de Monaco.

PRIX : 6 FRANCS.

PARIS : { Au Minestrel, 2 bis, rue Vivienne ;
Reugel et Comp., Editeurs-Libraires.

A Monaco au Vestiaire du Casino et chez l'auteur.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DES ÉTRANGERS, tenu par Ange Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue de Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIÈRE. Déjeûners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension.

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1867.

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, comme celui de TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

Le CASINO de MONTE CARLO, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE, où se trouvent toutes les publications Françaises et Étrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.